

Montherlant pour ou contre les dédicaces

Il faut s'entendre sur le sens des mots. Le petit Larousse du XXI^e siècle définit la dédicace comme une « formule imprimée ou manuscrite par laquelle un auteur fait hommage de son œuvre à quelqu'un » ou comme un « autographe sur une photo, un disque, etc. ». Le Larousse du XX^e siècle en six volumes faisait encore la distinction, aux alentours de 1930, entre « l'hommage qu'un auteur ou un artiste fait de son œuvre à quelqu'un » et « l'épître, le discours, la dissertation, etc., qui est cet hommage ». Le Littré du XIX^e siècle se bornait à « hommage qu'on fait d'un livre à quelqu'un, par une épître en tête de l'ouvrage »¹. Aussi ferons-nous les choses en deux temps : d'une part la signature, en général assortie d'une formule plus ou moins élaborée, que l'auteur appose, parce qu'on le lui a demandé ou parce qu'il en a lui-même ainsi décidé, sur la page de titre de son livre, ou sur une photo de lui, ou sur tout autre support le représentant ; et d'autre part la dédicace imprimée en tête de l'ouvrage et l'épître dédicatoire à l'ancienne.

*

« Ma vie s'est passée à faire l'amour, à faire des œuvres, et à faire des dédicaces », écrivait Montherlant en 1967², et quelques mois plus tard, alors qu'il venait de perdre la vision de l'œil gauche et que « chaque courrier, ou quasiment, contenait une demande de dédicace » : « Il y a des années que je pense que, quand j'en serai au rôle, le domestique frappera discrètement à la porte : "C'est une dame qui demande une dédicace." Je mourrai sans avoir vu disparaître le prurit imbécile des dédicaces, dénuées de la moindre valeur puisqu'on les donne à n'importe qui. » La « jeune fille belge » qui va le relancer à cinq reprises, en 1971, pour arriver à ses fins, jusqu'à passer par l'ambassade de France à Bruxelles, fut pour lui le parangon des chasseurs d'autographes. « J'ai donné toute ma vie, disait-il à son propos, des dédicaces et des autographes, de bon cœur. Mais j'ai cessé il y a quelques mois, du jour où j'ai vu que c'était devenu une manie, et une manie petite. »

À tous ces maniaques de la dédicace, il avait opposé, en 1967, le garçon qui lui inspira le jeune Gérard du « Dialogue avec Gérard » dans *La Relève du matin*. Se voyant offrir, en 1922, un exemplaire de *La Relève* pour remplacer celui qu'il avait égaré, « Gérard » lui avait « naïvement » déclaré : « Tu sais, tu peux mettre une dédicace ou n'en pas mettre, ça n'a pas d'importance. » « Ce garçon de dix-huit ans avait très bien vu, commente l'auteur de *Tous Feux éteints*, ce qu'est une dédicace, et que, dans les conditions où elles sont données, elles n'ont aucune valeur. [...] Quelle leçon pour tant d'adultes ! Et aussi pour moi, qui sais mieux, de ce jour, que ne pas donner une dédicace a souvent plus de prix qu'en donner une. » Sans compter que « dans une dédicace, on ne doit pas évoquer son livre, que le destinataire n'ouvrira jamais et dont il se fiche, mais [qu'] on doit – coûte que coûte – lui glisser un compliment bien senti ».

¹ On a négligé le sens premier de dédicace qu'on trouve dans tous les dictionnaires, c'est-à-dire : « Inauguration d'un édifice » et, par métonymie : « Inscription commémorant la dédicace ». On peut en revanche ajouter aux deux Larousse et au Littré les définitions du Trésor de la langue française : « B. – *P. anal.* [En parlant d'une œuvre écrite, imprimée] Fait de dédier une œuvre à une personne (généralement très connue) par un hommage imprimé en tête de l'ouvrage. / *P. ext.* a) Hommage manuscrit et non public d'un livre / b) Hommage manuscrit sur une photographie, un disque, etc. 2. *P. méton.* Texte de la dédicace ; son contenu ».

² *Tous Feux éteints*, Paris, Gallimard, 1975, p. 97.

³ *La Marée du soir*, Paris, Gallimard, 1972, p. 18 et 19. Dans ces mêmes carnets, p. 114, en note, on lit : « Quatre jours avant de mourir, Cervantès se lève pour dédicacer (déjà les dédicaces, quelle horreur !) le *Persilès* à son protecteur, le Comte de Lemos. »

⁴ *Ibid.*, p. 144.

⁵ *Tous Feux éteints*, *op. cit.*, p. 91-92.

⁶ *Ibid.*, p. 121.

Cela dit, même pour Montherlant, il en va de la dédicace comme du reste. Elle peut nuire, il faut donc s'en méfier parfois, comme le rappelle le Costals des *Jeunes Filles* en parlant d'Andrée Hacquebaut : « Si je mets dans une dédicace, à un confrère avec qui j'ai des relations franchement cordiales : "affectueux souvenir", il ne vient pas une seconde à l'esprit du confrère que j'aie pour lui de l'affection. Andrée, pour une pareille dédicace, fondrait de joie : "Il s'est déclaré !"⁷ »

Mais une dédicace peut être aussi la meilleure des choses. Quand Serge, le « protégé » d'Alban de Bricoule dans *Les Garçons*, lui « donna une image de sa première communion », l'aîné « s'émerveilla de la dédicace réservée qu'il y avait mise : "À mon cher ami que j'aime bien." Un autre aurait écrit : "À mon adoré", ou quelque chose de grotesque dans ce genre⁸ ». La formule était si juste, si pertinente, aux yeux mêmes de l'auteur, qu'il la reprend pour conclure une lettre de Serge à Alban : « Je t'embrasse de tout mon cœur / Ton ami qui t'aime bien. / Serge⁹. » Il faut dire qu'il la portait en lui depuis des décennies. À preuve, la version qu'on en trouve dans le manuscrit des *Garçons*, et qui remonte à 1947 au plus tôt¹⁰ :

Alban s'émerveilla de la dédicace qu'il y avait apposée, « à laquelle il avait pensé hier soir dans son lit » : « À mon cher ami que j'aime bien. » Comme Serge croyait sa dédicace plutôt bête, il mentit un peu : « D'ailleurs je crois que ce n'est pas de moi, que c'est une dédicace que j'ai vue dans un livre. »

- Elle est épatante. Pernot, par exemple, ou n'importe quel autre crétin, n'aurait jamais pensé à cela. Il aurait écrit : « À mon adoré », ou quelque chose de grotesque de ce genre.
- Je crois qu'elle ne te plaît pas, dit Serge, convaincu que sa dédicace était bête.
- Je la trouve épatante. Elle prouve que tu as compris¹¹.

« Compris quoi ? » La réponse se trouvait déjà dans un texte intitulé *Dédicace* que M. Jean-Claude Barat a bien voulu nous soumettre. Un court récit, dont le dénouement n'a rien à voir avec ce qu'on lit ensuite dans *Les Garçons*, mais dont le point de départ est le même, si ce n'est que les protagonistes sont une jeune fille de dix-sept ans et un jeune homme de dix-neuf ans.

Il a fait d'elle une photo, il lui demande d'y écrire une dédicace. La demoiselle hésite, puis soudain, et « comme honteuse » :

- J'avais pensé : « À mon cher ami que j'aime bien. » Oh, c'est une simple idée que j'avais eue... Elle était toute rouge. Elle ajouta :
- D'ailleurs je crois que ce n'est pas de moi, j'ai dû lire ça dans la dédicace d'un livre.

Dans la dédicace d'un livre ! Qu'elle était puérile et touchante dans cette excuse à ne pouvoir <dire qu'> elle n'était pas sûre.

Il s'était écrié : « C'est épatant. Tu ne pouvais pas trouver mieux. » Et il insistait : « Oui, tu as compris, tu as compris... » [...] Il était à l'âge où l'on demande aux petites filles de comprendre quelque chose. Elle, il fallait qu'elle comprît ceci, à savoir qu'il y avait dans leur liaison autre chose que de la sensualité ; qu'il y avait de l'affection vraie, de l'attachement, du dévouement.

« Attachement », « dévouement », ce n'est pas loin du programme qu'Alban prévoit pour la « réforme » des mœurs au sein même de son collège. *Dédicace* n'est pas daté, mais on jurerait, au seul

⁷ *Les Jeunes Filles*, vol. *Romans I* dans la Bibliothèque de la Pléiade, p. 1013.

⁸ *Les Garçons*, vol. *Romans II* dans la Bibliothèque de la Pléiade, p. 627.

⁹ *Ibid.*, p. 651.

¹⁰ Ce manuscrit fut évoqué dans un précédent article : « *Les Carnets XXIX à XXXV* dans le manuscrit des *Garçons* », auquel le lecteur voudra bien se reporter. On ajoutera seulement qu'avant la version de 1947, il y avait eu dès 1929 un brouillon de plusieurs dizaines de pages que Michel Raimond a retranscrit dans le volume *Romans II* de la Bibliothèque de la Pléiade (p. 1377 à 1396).

¹¹ NAF 28165, boîte 10, f° 235.

mot de « réticule » qu'utilise plus loin l'auteur pour désigner la bourse de la demoiselle, qu'il est largement antérieur aux années quarante. Ne pourrait-on, avec cette dédicace, remonter à la paire d'amis Henry et Philippe¹² du temps qu'ils étaient ensemble au collège Sainte-Croix de Neuilly ?

~

Quoi qu'il en soit, Montherlant ne s'est jamais soustrait aux usages quand paraissait un de ses livres. À preuves, les ventes qui se firent à Drouot le 13 juin 2005 et le 23 novembre 2013, la première par la Société Jean-Marc Delvaux, la seconde par Sotheby's.

Le lot 87 de la vente de 2005 concernait deux envois à Paul Valéry : le premier de *La Relève du matin* qui avait paru en avril 1920 à compte d'auteur : « au grand Paul Valéry, hommage de mon respect et de ma profonde admiration. / Montherlant / 13 sept. 1920 » ; le second du *Chant funèbre pour les morts de Verdun* en 1925 : « À Paul Valéry, hommage déférent de Montherlant. »

Et la vente de 2013 comptait, avec les lots 146 et 147, pas moins de huit envois à de grands noms de la littérature.

Le lot 146 concernait quatre envois à Charles Maurras et un envoi à Robert Brasillach.

On n'est guère surpris de voir que Maurras eut droit au service de presse de la *Première Olympique* en janvier 1924 avec l'envoi « à Charles Maurras / hommage respectueux / Montherlant » ; au service de presse, en juin, de la *Deuxième Olympique* avec l'envoi « Charles Maurras / respectueux hommage de Montherlant » ; à l'un des cinquante exemplaires sur Alfa de *L'Exil* en 1929 avec un envoi très circonstancié : « à Charles Maurras avec, pour épigraphe, la phrase cochée p. 35 / hommage respectueux / Montherlant », la phrase cochée étant : « Aujourd'hui, où il suffit de desservir la France pour être applaudi comme un serviteur de la paix¹³ » ; au service de presse encore des *Célibataires* en 1934 avec l'envoi « À Charles Maurras avec l'ancienne admiration de Montherlant ». Et, détail savoureux, la notice du catalogue signalait que la *Deuxième Olympique* et *L'Exil* étaient « en partie non coupés », qui nous ramène au « conseil » de *Tous Feux éteints* : « Dans une dédicace on ne doit pas évoquer son livre, que le destinataire n'ouvrira jamais et dont il se fiche. »

On s'étonne davantage d'apprendre que le jeune Brasillach (il n'a que vingt-trois ans) reçut un exemplaire de *Mors et vita* (dont l'achèvement d'imprimerie est du 24 novembre 1932) avec cet envoi : « à monsieur Robert Brasillach, hommage de Montherlant ». Étonnant, à moins d'y voir l'effet d'un article de Brasillach paru dans *L'Action française* du 8 novembre : *Montherlant 1923*, où l'intéressé, qui n'est jamais désigné que comme « M. de Montherlant », n'était guère épargné. On doute que Montherlant ait apprécié que Brasillach voyait en sa littérature « une fantaisie du même ordre qu'une danse nouvelle et que la longueur des robes ». Le cadet reconnaît quelques beautés dans *Le Songe*, dans *La Relève du matin*, dans le *Chant funèbre*, mais il se demande si l'homme qui les a écrits « serait tout à fait mort », et sa conclusion : « Nous n'avons pas l'espoir qu'il devienne meilleur : en mettant les choses au pire, Monsieur de Montherlant, c'est une belle espérance ratée », est à peine corrigée *in extremis* par : « On ne peut pas en dire autant de tout le monde, – et d'ailleurs il n'a pas dit son dernier mot. » L'envoi de l'auteur de *Mors et vita* pourrait être la réplique mi-figue mi-raisin de « Monsieur de Montherlant » aux propos irrévérencieux de « monsieur Robert Brasillach »¹⁴.

¹² À propos duquel on lira sur le site l'article de Christian Lançon : « Philippe Giquel, le prince des airs. »

¹³ Le mot qu'on lit à la p. 35 de l'édition originale de *L'Exil* se trouve à la p. 8 dans le volume *Théâtre* paru en 1973 dans la Bibliothèque de la Pléiade.

¹⁴ L'article 33 de ce site par Henri de Meeûs : « Henry de Montherlant vu par Robert Brasillach », prouve à suffisance que Brasillach n'en demeura pas moins un fidèle lecteur de Montherlant. Quand son *Anthologie de la poésie grecque*, dont l'Introduction est datée « novembre 1943-juillet 1944 » (deux mois avant son arrestation), parut enfin en 1950, on lira dans le mot qui présente Théognis : « Ce qu'il nous prêche, c'est ce que Montherlant, à qui il ressemble parfois, appelle "la vie en forme de proue". » (Paris, Stock, 1964, p. 102). Or *La Vie en forme de proue*, qui rassemble des « textes choisis à l'usage des jeunes gens », avait paru chez Grasset en 1942.

Le lot 147 se composait de « trois ouvrages en édition originale, avec envois ».

Il y avait un exemplaire du service de presse de *La Reine morte* avec un long envoi à l'encre noire à Maurice Rostand : « en souvenir de son père qui lui avait envoyé une photographie dédicacée et du temps où il découvrait adolescent le recueil de Maurice Rostand *Page de vie* que les libraires s'obstinaient à appeler "la page de la vie", toutes choses dont pourra témoigner le fidèle Faure-Biguet qui y participa !...¹⁵ », à quoi était jointe une carte de première communion du jeune Maurice, où se reconnaît la pratique ancienne des cartes et des photos de communion qu'on échangeait volontiers entre parents et amis. On se rappelle la photo de Serge dans *Les Garçons*.

Il y avait un exemplaire de *Don Juan* avec un envoi au stylo à bille bleu : « À Albert Camus ce *Don Juan* qui n'est pas sans avoir quelques ressemblances avec le sien... », une allusion sans doute aux pages sur don Juan dans *Le Mythe de Sisyphe*, et la preuve au passage que si l'auteur du *Mythe de Sisyphe* (1942) et de *L'Homme révolté* (1951) avait lu Montherlant¹⁶, Montherlant avait aussi lu en retour, à tout le moins, *Le Mythe de Sisyphe*. Cela dit, le *Don Juan* que reçut Camus en 1958 était « en partie non coupé » comme *La Deuxième Olympique* et *L'Exil* envoyés à Maurras.

Don Juan et l'envoi au stylo à bille, c'était en 1958. Avec *La Reine morte* et l'envoi à l'encre noire, on remontait à 1942. Mais le premier ouvrage de cette vente était un exemplaire du service de presse d'*Encore un instant de bonheur* avec un envoi à Colette à l'encre violette : « À Colette, qui n'a sans doute pas d'exemplaire de ce livre à St-Tropez / M. »

Un envoi avec une simple initiale, ce n'est pas courant, mais cet M, à lui seul, crée une intimité, ou la renforce. L'achèvement d'imprimer d'*Encore un instant de bonheur* est du 9 mars 1934. Quelques mois plus tard, Montherlant écrira dans son *Carnet XXVI* : « La différence de classe entre une Colette et Gide, c'est la différence de classe entre un Saint-Simon et Anatole France¹⁷ », et un an tout juste avant *Encore un instant de bonheur* il avait envoyé à l'auteur de *Dialogues de bêtes* un exemplaire de son *Histoire naturelle imaginaire* avec cet envoi : « Admirable Colette, voici quelques modestes compagnons pour vos immortels animaux, avec le souvenir fidèle de Montherlant¹⁸. »

~

Il est à peine nécessaire d'ajouter que les dédicaces de Montherlant ne furent pas toutes dictées par les obligations « professionnelles » : les envois qu'on doit aux aînés, ceux qu'on juge bon de faire à ses pairs, voire, comme on l'a vu avec Brasillach, à de remuants cadets. Une dédicace pouvait être la marque d'une amitié ou d'une complicité.

On pense tout de suite à Jeanne Sandelion, qui s'est toujours vue, non sans raisons, comme le modèle d'Andrée Hacquebaut.

Michel Arouimi a cité plusieurs dédicaces de Montherlant à Sandelion dans son article *Dédicaces au dédicataire : Montherlant*, qui a paru en 2010 dans *Envois & Dédicaces*¹⁹. Cela va de la dédicace des

¹⁵ Quand *La Page de la vie* parut chez Fasquelle en 1913, Montherlant avait dix-huit ans. Quant à Faure-Biguet, nous aurons l'occasion d'en parler plus loin.

¹⁶ Voir notre *Montherlant et l'Antiquité*, Paris, L'Harmattan, 2022, p. 468-469 et p. 640, note 42, et, plus généralement, les pages 359 à 362 du *Montherlant critique* de J.-Fr. Domenget (Genève, Droz, 2003).

¹⁷ E, p. 1132.

¹⁸ Dans un exemplaire hors commerce sur vergé de Rives, relié en demi-maroquin brun avec une reliure de Pierre-Lucien Martin, provenant de la bibliothèque de Colette (n° 140 du catalogue de 2017 de la Librairie Koegui de Bayonne).

¹⁹ L'article de M. Arouimi traite d'abord des dédicaces qu'il a lui-même reçues de Montherlant, après une demande « jointe aux deux ouvrages déposés dans la loge de la gardienne de son immeuble », en l'occurrence *Le Treizième César* et *Les Garçons*, en juillet 1972, « quelques semaines avant son suicide », comme le souligne l'auteur. Dans une lettre datée du 1^{er} août, Montherlant lui disait : « Je vous retourne par poste les deux volumes », qui contraste singulièrement avec les récriminations de 1968 : « Chaque courrier, ou quasiment, contenait une demande de

Bestiaires en 1926 : « ce livre de la plus vieille religion », à celle de *La Ville dont le prince est un enfant* en 1951 : « encore une pièce d’amour !... on n’en sortira jamais ; amicalement », en passant par les dédicaces de *Pasiphaé* en 1938 : « souvenir de nos retrouvailles » ; de *La Reine morte* en 1942 : « Un de mes seuls ouvrages (avec *Les Célibataires*) pour lesquels je n’ai pas été insulté. Amicalement » ; du *Démon du bien* en 1943 : « À Jeanne pour la dégoûter des démons, et aussi du bien, amical souvenir de Montherlant » ; du *Maître de Santiago* en 1947 : « À Jeanne Sandelion, qui sait toujours me donner signe de vie quand elle désire quelque chose de moi, sans rancune » ; de *Celles qu’on prend dans ses bras* en 1950 : « À Jeanne Sandelion, cette pièce qu’elle n’aime pas²⁰. »

On pense aussi à Marcelle Loutrel, qui tenait une librairie au 44 rue de Bourgogne en face du 41 où Montherlant s’installe en mai 1926 et qui devint bientôt sa dactylographe attitrée, voire sa secrétaire.

En octobre 1950, quand paraît l’édition courante de *Celles qu’on prend dans ses bras*, Montherlant en offre un exemplaire du service de presse à sa « dactylographe » avec une dédicace qui tranche sur la dédicace à Sandelion : « À Madame Loutrel, cette pièce qui est malgré tout une pièce d’amour, quoi qu’on dise. Amical souvenir de Montherlant », et en 1951 il lui fait tenir un exemplaire de l’édition originale de *Service inutile* avec cette belle dédicace : « À madame Marcelle Loutrel, qui, depuis un quart de siècle, s’occupe de mes ouvrages et les étudie avec tant d’intelligente fidélité, bien amicalement, Montherlant / 14 Sept^{bre} 1951²¹. »

On pense encore à Germaine Théron, de qui Montherlant avait préfacé deux ouvrages : *La Danse des peines*, paru en 1946 chez Laffont, et *Le Secret merveilleux*, paru en 1957 chez Gallimard. Sa préface pour *La Danse des peines* s’étant égarée, il avait tenu à réparer le mal en incluant cette préface « perdue » dans le recueil d’essais critiques qu’il composa en 1970²². Théron, en tout cas, avait reçu de lui en 1966 un exemplaire de *Va jouer avec cette poussière*, les carnets des années 1958-1964, avec cet envoi : « à Germaine Théron, ce livre où il y a de quoi réfléchir, à condition qu’on veuille réfléchir, amicalement. Montherlant²³. »

On pense enfin à Richard Anacréon, le citoyen le plus illustre de Granville après Christian Dior²⁴, qui avait dans sa bibliothèque un exemplaire de l’édition originale du *Solstice de juin* et un exemplaire de l’édition de 1936 de *Pasiphaé*²⁵.

dédicace. Et presto ! on repassera la chercher après-demain. Ou bien des étrangers ou des provinciaux, aux noms indéchiffrables, aux sexes indiscernables, aux adresses illisibles, m’envoient d’office trois, quatre livres cartonnés que je dois dédicacer, puis faire rempaqueter, puis faire porter à la poste, etc. (à mes frais, bien entendu). »

²⁰ Voici la référence électronique de l’article : « AROUMI, Michel. *Dédicaces au dédicateur : Montherlant* In : *Envois & Dédicaces*. Villeneuve d’Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2102 (généré le 30 janvier 2024). Disponible sur Internet : <<https://books.openedition.org/septentrion/80161>>. ISBN : 978-2-7574-2726-2. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.septentrion.80161>. »

²¹ Les références se trouvent dans l’article 148 de ce site : « Henry de Montherlant, Marcelle Loutrel-Tschirret et les astres », où nous avons montré que l’intéressée fut dans la vie bien autre chose que la dactylographe de Montherlant. Nous avons hésité à dire qu’elle fut aussi, à un moment donné, sa secrétaire. C’était une erreur, la correspondance Montherlant-Sandelion qu’Henri de Meeûs édita peu après sur son site montre que Sandelion voyait en Loutrel la secrétaire de l’écrivain.

²² Et qui ne parut qu’en 1995 chez Gallimard, dans *Les Cahiers de la NRF*, sous le titre *Essais critiques*.

²³ L’ouvrage faisait partie du lot 1206 qui s’est vendu à Bruxelles chez Ferraton le 3 décembre 2011.

²⁴ De la vie quelque peu excentrique d’Anacréon (ce n’est pas un pseudonyme), on retiendra ici qu’il ouvrit à Paris sous l’Occupation, au 22 rue de Seine, avec l’appui de Colette, de Paul Valéry et de Claude Farrère, une librairie spécialisée dans « les éditions princeps, les autographes et les manuscrits, avec comme enseigne *À l’Originale* ». Un musée porte son nom à Granville, à qui il a fait don, bien avant sa mort, de près de trois cents œuvres d’art et de 550 livres en édition originale. Le musée a par ailleurs un fonds Montherlant du plus grand intérêt. Noël Le Coutour a consacré au Granvillais un petit ouvrage : *Le merle blanc de la Monaco du Nord - Richard Anacréon 1907-1992*, qui a paru en 2001 chez L’Harmattan. Le passage que nous avons cité s’y trouve à la p. 57.

²⁵ Elle avait paru à Tunis aux Éditions de Mirages, avec un tréma sur le *e*, auquel sera préféré ensuite l’accent aigu.

L'exemplaire du *Solstice* est doublement remarquable, dans la mesure où on y trouve deux dédicaces : une première dédicace à Robert de Chateaubriant, dont l'ex-libris est resté collé dans l'ouvrage : « À Robert de Chateaubriant, qui – selon l'usage des bombes cachées dans les bouquets – a accueilli chez (ou dans) la *Gerbe* qq'uns de mes petits explosifs. / Amoralement / Montherlant / Octobre 1941 », et une seconde dédicace, sur la page du faux-titre, à Richard Anacréon : « À Richard Anacréon / *Le Ce Solstice de Juin*, si discuté, et dont on s'apercevra un jour qu'il est le même que l'*Équinoxe de septembre*, si célébré. / Amicalement / Montherlant / 1^{er} juillet 47. »

On ne va pas disserter à perte de vue sur la dizaine d'articles que Montherlant publia dans *La Gerbe*, le journal d'Alphonse de Chateaubriant, entre le 5 juin 1941 et le 4 février 1943²⁶. On dira seulement que les « petits explosifs » – au nom prémonitoire si l'on considère le bruit qu'il firent à la Libération – figuraient pratiquement tous dans *Le Solstice de juin* dont l'achevé d'imprimer est du 16 octobre 1941 et on notera que c'est au fils (Robert avait alors trente-cinq ans) et non au père qu'est adressé l'envoi.

Pourquoi ? La question est sans réponse. Comme est sans réponse l'autre question : d'où vient que ce livre échet à Richard Anacréon ? On a en tout cas perçu derrière la seconde dédicace le *Mémoire* que Montherlant est en train de rédiger pour se disculper d'avoir écrit *Le Solstice de juin*, qu'il datera de 1948 et qui ne paraîtra qu'après sa mort. Toute une partie du *Mémoire* est en effet sous-titrée : « *Le Solstice juin* épanouit et enrichit la conception de la guerre exposée dans *L'Équinoxe*²⁷. »

La longue dédicace sur l'exemplaire de *Pasiphaë* date de la même époque. Elle ne manque pas de saveur, tout en nous renvoyant aux pages du *Mémoire* intitulées « Mes rapports avec Vichy²⁸ » : « À *Richard Anacréon* / Le pudique régime de Vichy s'avisait de “mettre en ondes” *Pasiphaë*, et c'est seulement quand il fut enregistré (avec Henri Rollan et Maria Casarès), qu'on s'avisait que ce texte n'était pas fait pour les soirées en famille. Et j'applaudis “des deux mains” (ne sachant comment le faire d'une seule) à une décision parfaitement raisonnable. Je vois en ces jours, affiché sur les murs, que S^{te} Thérèse de Lisieux est “la nouvelle patronne de la France”. Plaise au ciel que les jeunes Françaises s'inspirent d'elle, plutôt que de *Pasiphaë* ! / Montherlant / 15.IX.47. »

~

Chacun ajoutera à cette liste ce qu'il aura trouvé ici ou là, et on ne doute pas un instant qu'elle pourrait s'allonger à l'infini, mais nous voudrions jeter un regard sur la Belgique, ne serait-ce que pour tempérer la maladresse de la jeune Belge de 1971.

Deux hommes retiendront notre attention : le poète Noël Ruet, né à Seraing, près de Liège, en 1898, mort en 1965 à Paris, où il s'était installé peu après la Seconde Guerre mondiale, et le journaliste Victor Moremans (1890-1973), qui tint la page littéraire de *La Gazette de Liège*²⁹ de 1923 à sa mort, les années de guerre exceptées.

Pour Ruet on citera les envois qui faisaient partie du lot 126 d'une vente faite à Liège le 31 mars 2001 chez Michel Lhomme : « à Monsieur Noël Ruet, hommage de Montherlant » sur un exemplaire de presse du *Paradis à l'ombre des épées* ; « à Noël Ruet, cette pièce dont on dit qu'elle sentait le brûlé, avec le meilleur souvenir de Montherlant » sur un exemplaire sur vélin pur fil Lafuma Navarre du *Maître*

²⁶ On en trouvera le détail à la p. 139 du *Montherlant* de Georges Place, la référence bibliographique par excellence qui a paru en 1974 aux Éditions de la Chronique des Lettres françaises. Place ajoute aux articles proprement dits une interview sur *Fils de personne* par Christian Michelfelder à la date du 16 décembre 1943.

²⁷ *L'Équinoxe de septembre* suivi de *Le Solstice de juin* et de *Mémoire* (texte inédit), Paris, Gallimard, 1976, p. 294 et sv.

²⁸ *Ibid.*, p. 285-293.

²⁹ *Liège* ne devint officiellement *Liège* qu'en 1946.

de Santiago ; « à Noël Ruet, avec le sympathique souvenir de Montherlant » sur un exemplaire sur alfa mousse des Papeteries Navarre de *La Ville dont le prince est un enfant*³⁰.

Quant à Victor Moremans, dès 1924 il rend compte dans son journal des *Onze devant la porte dorée*. Montherlant l'en remercie le 1^{er} décembre par une carte postale où on lisait : « J'aime que vous ayez signalé le Repas sacré³¹ que j'aime moi-même et que vous ayez vu ce qu'il y avait de scénique dans le dialogue final. Vous êtes encore le seul à l'avoir fait. » Ce fut le début d'une correspondance ininterrompue : des dizaines de lettres pendant près d'un demi-siècle³². On ne s'étonne guère, après cela, de lire sur l'exemplaire d'*Un voyageur solitaire est un diable* que Moremans a reçu en 1961 : « à Victor Moremans, avec le bien cordial et fidèle souvenir de Montherlant ». Ni de lire sur un tirage du fusain qu'André Billis avait fait de lui en 1923 : « À Victor Moremans avec la sympathie lointaine et présente de Montherlant³³. »

*

Nous en arrivons à la dédicace dans l'acception plus ancienne du mot, celle qui peut aller jusqu'à l'épître dédicatoire en tête de l'ouvrage et que Montherlant a pratiquée à cinq ou six reprises.

En eut-il du regret, comme le donne à entendre ce qu'il disait en 1966 dans *Tous Feux éteints* : « Il est bien fol de dédier une de ses œuvres, car on supprimera presque toujours la dédicace à partir d'une des rééditions³⁴ » ? Il semble que oui. En 1928 déjà, dans une lettre du 13 novembre, il écrivait à Jeanne Sandelion : « [...] mes dédicaces n'ont pas de chance. Celle à M. Étienne Lamy a été supprimée dans les dernières éditions de *La Relève* : je l'ai jugée inconsidérée. Je crois que dans tout mon œuvre, il n'y en a qu'une seule autre et, réflexion faite, elle n'a guère sa raison : j'ai simplement remercié un gentil garçon qui m'avait été utile...³⁵ »

~

Prenons les choses par leur tout début. S'il est une dédicace qui ne fut jamais supprimée sans avoir été pour de bon imprimée, c'est bien celle qu'on trouve dans le *De Augusto* de 1907 pour le chapitre intitulé « Le cri des vagues » : « À mon ami Jacques Napoléon Faure-Biguet. »

Elle est à la fois la marque de l'écrivain-né, dans la mesure où l'écolier Henry de Montherlant jouait à l'auteur-éditeur en apposant un copyright sur les couvertures et les pages de titre des carnets où il calligraphiait ses « œuvres »³⁶, et d'une amitié qui ne se démentira jamais. Faure-Biguet était à l'époque le condisciple de Montherlant au lycée Janson de Sailly, il lui consacra un premier ouvrage en 1925 :

³⁰ Dans le lot figuraient aussi deux lettres de Montherlant, l'une de 1951, l'autre de 1959, où il remercie Rouet pour des recueils de poèmes qu'il a reçus de lui. Dans la lettre de 1951 il ne donne pas le titre du recueil, qui est probablement *Doux et Cruel*, paru en 1950 ; dans la lettre de 1959, il remercie Ruet pour *Le Bouquet du sang* paru en 1958.

³¹ Un poème qu'on trouve à la p. 330 du volume *Romans I* de la Bibliothèque de la Pléiade.

³² Pour les relations entre les deux hommes, on lira la communication de Jacques-Gérard Linze : « Victor Moremans, un demi-siècle en littérature », prononcée lors de la séance du 10 octobre 1992 de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique et disponible sur le site www.arllfb.be.

³³ Les fusains d'André Aaron Billis (1893-1971) sont célèbres. Il existe deux portraits de Montherlant par Billis, celui de 1923 et un autre de 1954. On trouve un portrait gravé sur bois par Gilbert Poilliot d'après le dessin de Billis de 1923 en frontispice des *Carnets XXIX à XXXV* parus en 1947 à La Table Ronde.

³⁴ *Tous Feux éteints*, *op. cit.*, p. 59.

³⁵ Dans une lettre envoyée d'Alger poste restante qu'on lira sur ce site même dans l'article 145 : « Correspondance Henry de Montherlant – Jeanne Sandelion de 1926 à 1930 », par Henri de Meeûs.

³⁶ Sur la page de titre du carnet *De Augusto* on lit : « H M. Boulevard d'Argenson. Neuilly s/S. », où les Montherlant ont occupé une maison de famille entre mars et octobre 1907 (voir « Un inédit du jeune Henry de Montherlant : le chapitre I du *De Augusto*, 1907 » et « Le *De Augusto* du jeune Montherlant (suite et fin) » dans *Les Lettres romanes*, LXII, 1-2, 2008 et LXIII, 3-4, 2009).

Montherlant homme de la Renaissance, et une biographie en 1941 : *Les Enfances de Montherlant de neuf à vingt ans*, et Montherlant lui rendra un émouvant hommage dans *Les Nouvelles littéraires* du 22 juillet 1954 : « J.-N. Faure-Biguet est mort le 18 juillet [...]. C'est un demi-siècle d'amitié qui disparaît pour moi ; un demi-siècle de tutoiement. Nous étions camarades de classe, à Janson [...]. Nous ne nous étions pas quittés depuis. Pas une fois, en quarante-neuf ans, il n'y eut entre nous rien qui ressemblât à un nuage, à un malentendu, voire à un peu de distance prise. [...] Dans le roman qui demeurerait pour nous inséparable de nos premières rencontres [*Quo vadis*], Néron soupire devant le centurion qui lui apporte l'ordre de mort : « Ô fidélité ! » (sens : Voilà donc la fidélité de mes soldats !). On pourrait redire ici le même mot, en le prenant au sérieux. »

~

Cela dit, la première dédicace de l'écrivain Montherlant est bien la dédicace à Étienne Lamy, qui avait été, ne l'oublions pas, le secrétaire perpétuel de l'Académie française de 1913 à sa mort survenue le 9 janvier 1919. La dédicace figurait dans la première édition de *La Relève du matin* sous la forme la plus succincte qui soit : « À ÉTIENNE LAMY », suivi d'une date qui correspondait à la composition de l'essai : « 1916-1920 ». Mais pourquoi ce regret ? pourquoi la suppression de la dédicace dès la seconde édition de *La Relève* chez Bloud & Gay en 1922 ?

Pourquoi, on ne sait trop, mais c'est un fait que les choses se sont faites graduellement. En 1920, Montherlant avait chanté les louanges de Lamy dans une longue note intitulée « Sur le "Dialogue avec Gérard" » : « Étienne Lamy, avant de mourir, s'était incliné sur ce livre. Je puis dire qu'il fut le premier à recevoir, à accepter le *Dialogue avec Gérard* », suivi d'un mot que Lamy avait emprunté à l'abbé Galiani : « Jamais on n'a dit de plus grandes vérités avec plus d'enfantillage. C'est un ouvrage qui pèse autant par ce qu'on y dit que par ce qu'on n'y dit pas », et du compliment que l'aîné faisait au cadet « à chaque fois qu'une de [s]es permissions [l]e menait chez lui » : « Si tous les hommes avaient le sens des enfants comme vous l'avez, est-ce que ce goût ne l'emporterait pas en eux sur les raisons qu'ils se donnent de n'en pas avoir³⁷ ? »

En 1922, la dédicace a disparu et l'image du vieil académicien s'inclinant sur le livre a elle aussi disparu, mais on lit toujours, dans la note sur le *Dialogue avec Gérard*, que « M. Étienne Lamy fut le premier, moralement, à recevoir, à accepter le *Dialogue avec Gérard* », et on y trouve encore sa citation de Galiani et le mot qu'il répétait à l'auteur de *La Relève* à chacune de ses permissions³⁸.

Rien n'a changé dans l'édition parue chez Plon en avril 1928³⁹, et puis, c'est le coup d'arrêt du 13 novembre, quand Montherlant dit à Sandelion que sa dédicace « à M. Étienne Lamy a été supprimée dans les dernières éditions de *La Relève* » (et par « les dernières éditions », il faut entendre celle de 1922 et celle d'avril 1928), parce qu'il l'a « jugée inconsidérée ». Dans son *Carnet XXIV*, fin 1933, il range encore Lamy parmi les « aînés plus âgés [qui lui] donnèrent un appui efficace » quand *La Relève* avait été refusée par onze éditeurs⁴⁰, mais en 1963 Lamy n'est plus cité dans la note sur *Le Dialogue avec Gérard* que pour le mot qu'il tenait lui-même de Galiani⁴¹.

Le temps émousse la reconnaissance, ou du moins l'opinion qu'on se fait de l'importance des services que les gens vous ont rendus.

~

³⁷ *La Relève du matin*, Paris, Société littéraire de France, 1920, p. 238-239.

³⁸ *La Relève du matin*, Paris, Bloud & Gay, 1922, p. 266.

³⁹ Dans la collection « L'Abeille garance » avec en frontispice un bois gravé de Carlègle représentant un soldat dans la tranchée le regard tourné vers l'horizon.

⁴⁰ E, p. 1099 et 1100.

⁴¹ E, p. 167

Nous revenons à la lettre du 13 novembre 1928 à Sandelion. « Je crois, continuait Montherlant après avoir évoqué sa dédicace à Lamy, que dans tout mon œuvre, il n’y en a qu’une seule autre et, réflexion faite, elle n’a guère sa raison : j’ai simplement remercié un gentil garçon qui m’avait été utile... »

Tout l’œuvre de Montherlant à ce moment-là, c’est, dans l’ordre des parutions : *La Relève du matin* (1920, 1922, 1928 et une édition imminente chez Spes) ; *Le Songe* (1922) ; *Les Olympiques* et *Histoire de la petite 19* (1924 et plusieurs rééditions entre 1924 et 1926) ; *Chant funèbre pour les morts de Verdun* (fin 1924) ; *Les Bestiaires* (deux éditions à Paris, à quelques mois d’intervalle, en 1926 et une édition à Paris-Séville en 1927) ; *Sans Remède*, *Barrès s’éloigne*, *La Mort de Peregrinos*, *Aux Fontaines du désir* (1927) ; *Pour le délassement de l’auteur*, *Un désir frustré mime l’amour*, *Trois images de l’Espagne*, *Pages de tendresse*, *Chant royal de Minos* (1928), et, pour l’extrême fin de 1928 ou pour janvier 1929, *Earinus*, *Les Îles de la Félicité*, *Le Génie et les fumisteries du divin*, *La Petite infante de Castille*.

Bref, quand Montherlant dit, en novembre 1928, « dans tout mon œuvre », ce n’est pas peu. Or s’il est une dédicace qui a marqué cet œuvre, c’est celle des *Bestiaires*, avec une véritable épître dédicatoire à Gaston Doumergue. Et comme le « gentil garçon » ne saurait être Doumergue, qui, en 1926, était président de la République française et qui le restera jusqu’en 1931, il faut chercher ailleurs, c’est-à-dire du côté de la *Première Olympique*, qui eut, lors de sa parution, une dédicace bientôt supprimée : « À / Monsieur l’Abbé / PETER SCHINDLER / qui entend le cœur des monstres / quand ils chantent à l’unisson avec Dieu / et qui l’écoute. / *Son ami*, / M.⁴² »

Pour savoir qui est l’abbé Schindler, il faut lire la note I dans l’édition originale de *La Relève du matin* : « Sens des enfants et catholicisme », qui deviendra plus tard « Sens des enfants et christianisme ». Dans cette note qui prolonge, éclaire le titre même de *La Gloire du collège*, on lit : « Mon vénéré maître et ami, Johannès Joergensen, qui a la gentillesse de présenter au public danois une traduction des présentes pages, mettait en garde le traducteur, M. l’abbé Schindler, contre les difficultés d’une pareille traduction⁴³. »

Montherlant parlera à plusieurs reprises de Joergensen. Dans l’ « Avertissement sur l’édition de 1921 », qui parut chez Bloud & Gay en 1922, il rappellera le jugement qu’avait porté Joergensen sur *La Gloire du collège* : « C’est un poème symphonique ; même il ne serait pas difficile de le faire suivre d’une table thématique (Johannès Joergensen)⁴⁴. » Et dans ce *Carnet XXIV* où Étienne Lamy eut encore sa place, il dira qu’au moment où tous les éditeurs parisiens refusaient *La Relève*, deux hommes l’avaient soutenu : Robert Vallery-Radot, à qui il avait soumis, en décembre 1916, « ce qui était écrit de *La Relève* », et Joergensen : « Johannès Joergensen lui aussi me faisait grand accueil⁴⁵. »

Né en 1866 à Svendborg, sur l’île de Fynn, Joergensen est surtout connu pour ses biographies de saints, à commencer par celle de saint François d’Assise, dont il avait d’abord traduit les *Fioretti*. Il vécut d’ailleurs à Assise presque sans interruption entre 1937 et 1952, regagnant alors Svendborg, où il mourut en 1956. On ne sait si Montherlant l’a jamais rencontré, mais on note que plusieurs ouvrages de Joergensen ont paru chez Bloud & Gay, comme la seconde édition de *La Relève*, entre 1916 et 1922⁴⁶.

Quoi qu’il en soit, jusque dans l’édition de 1963 de *La Relève*, Montherlant parlera de lui comme de son « vénéré maître et ami⁴⁷ ». Le traducteur, en revanche, ne sera pas toujours appelé par son nom. Dans

⁴² *Première Olympique*, Paris, Grasset, 1924. Ce M qui nous rappelle celui de la dédicace à Colette en 1934 n’a sans doute pas la même valeur.

⁴³ *La Relève du matin*, 1920, p. 231.

⁴⁴ L’Avertissement fut repris dans l’édition de 1928 de *La Relève*. Le mot de Joergensen est cité dans une note qu’on lit à la p. III.

⁴⁵ E, p. 1099.

⁴⁶ Le premier, paru en 1916, s’intitulait *La Cloche Roland (Les Allemands et la Belgique)*. Traduit du danois par Jacques de Coussange, il faisait partie des publications du Comité Catholique de Propagande Française à l’Étranger.

⁴⁷ E, p. 163.

l'édition de 1928, par exemple, il n'est plus question que du « gentil garçon ». Or 1928 est précisément l'année où Montherlant parlait à Sandelion d'une dédicace qui, à la réflexion, n'avait guère sa raison, qu'il avait simplement remercié un « gentil garçon ». Le « gentil garçon » serait donc cet abbé Peter Schindler que Joergensen mettait en garde contre les difficultés de son entreprise⁴⁸, et s'il en est ainsi, la dédicace en tête de la *Première Olympique* venait en effet trop tard et à contre-temps : « le chœur des monstres », vrai pour *La Gloire du collègue*, ne l'était plus pour la *Première Olympique*.

~

Avec *Les Bestiaires*, nous avons la dédicace dans tout son éclat, avec une épître dédicatoire en bonne et due forme, même si elle se termine par une pirouette.

Montherlant, qui s'adresse « À MONSIEUR GASTON DOUMERGUE, Président de la République française », commence par souligner qu'on lui doit « les courses de taureaux, avec mise à mort, dans le Midi de la France ». Il s'étend longuement sur des anecdotes remontant à l'enfance et à l'adolescence de Doumergue et rappelle que, ministre, il descendit dans la piste pendant une course libre à Aigues-Vives, qu'il fut même, « un instant, chargé par le fauve ».

Vient alors la pirouette : « Dans la façade de l'église de Caveirac, un autel taurobolique rappelle un taurobole donné à Nîmes, au III^e siècle, en l'honneur de l'Empereur. En votre honneur, Président, combien je voudrais !... Mais non, ces pages ne vous seront pas dédiées. Elles vous gêneraient. Pire, peut-être. De nombreux humanitaires se vantent d'avoir tiré des coups de revolver sur les toreros venus donner une petite course aux environs de Paris, il y a quelque trente ans. [...] Laissez-moi donc l'offrir, ce livre au peuple méridional, à ceux surtout du Languedoc et de Provence, qui honorent leur dieu et leur fleuve du même nom. C'est un des "frères catalans", célébrés par Mistral, qui élève pour eux la libation dans une nouvelle Coupe : un rhyton de sang noir, en forme de tête de taureau⁴⁹. »

Bref, Doumergue, au dernier moment, se voit « soufflée » sa dédicace. Ce qui n'était pas, au départ, dans les intentions de l'auteur. Le manuscrit des *Bestiaires*, que la Bibliothèque nationale de France conserve sous la cote NAF 28165 (boîte 6), donne une tout autre version de la fin : « Dans la façade de l'église de Caveirac, un autel taurobolique rappelle un taurobole donné à Nîmes, au III^e siècle, en l'honneur de l'Empereur. En votre honneur, Président, et en l'honneur du peuple méridional, je lève ce rhyton de sang noir, en forme de tête de taureau. Mais si je songe à Mithra tauroctone, confessé dans ce livre, j'imagine une autre forme qui vous est chère : celle du bonnet de Mithra, quand il coiffe la tête phrygienne de la France⁵⁰. »

La différence est de taille entre cette version très patriotique, proche de la flagornerie, et la version éditée⁵¹. Quelles furent les raisons profondes de ce revirement et de quand le dater précisément ? Tout ce qu'on peut dire, c'est que dans la version des *Bestiaires* qui a paru en février 1926 chez Mornay, il n'y a pas encore de dédicace : il faut attendre l'édition Grasset du mois d'avril.

⁴⁸ Henri de Meeûs nous fait justement remarquer à ce propos que « gentil garçon » n'est pas synonyme de « jeune garçon ». Reste à savoir si le Peter Schindler de Montherlant et le Peter Schindler de qui parut aux éditions du Cerf en 1962 le récit d'une conversion : *Sur la Route de Rome*, traduit du danois par Pierre-Léopold Grégoire, reste à savoir si les deux hommes ne font qu'un. L'auteur de *Sur la Route de Rome* était né en 1892 et il mourut en 1967. D'après la recension qu'Émile Poulat a fait de l'ouvrage dans la revue *Persée* en 1963, son auteur, qui avait séjourné à Rome en 1913, était « un luthérien danois devenu prélat romain ». Un monseigneur qui aurait été un « gentil garçon » du temps de *La Gloire du collègue* ? Pourquoi pas ?

⁴⁹ P. 7 à 9 dans la version parue chez Grasset en avril 1926 (p. 383-384 dans le volume *Romans et Œuvres de fiction non théâtrales* paru en 1959 dans la Bibliothèque de la Pléiade).

⁵⁰ Dans le manuscrit, la dédicace occupe les folios 2 à 5. Sur le f^o 2, on a un premier jet du début de la dédicace ; sur le f^o 3, une version revue du début ; sur les f^o 4 et 5, la suite de la dédicace, plus courte que la version imprimée.

⁵¹ Dans le manuscrit « et en l'honneur du peuple méridional » est un ajout interlinéaire, comme si dès cet instant avait germé l'idée que la dédicace devait être au moins partagée.

~

Une autre dédicace à la manière ancienne avec une longue épître dédicatoire est celle de *La Ville dont le prince est un enfant* : « À MONSIEUR L'ABBÉ C. RIVIÈRE / curé de La Bastide de Besplas (Ariège). » Elle est datée d'« Août 1951 » et commence par une sorte de prologue dont on s'aperçoit bientôt qu'il éclaire par un jeu de contrastes la figure de l'abbé Rivière.

Montherlant, en effet, évoque d'abord « un religieux d'un ordre illustre, qui [l]e connaissait depuis douze ans, d'un commerce familier, où il y avait eu un peu de direction, qui avait poursuivi ce commerce durant [s]on aventure de guerre », et à qui il avait envoyé en 1927 un exemplaire d'*Aux Fontaines de désir* « avec une dédicace amicale ». Or le livre lui avait été « retourné par courrier, la dédicace furieusement barrée⁵² ».

Ce religieux de qui Montherlant a choisi de taire le nom n'est autre, selon toute apparence, que le R. P. Guillaume Lamy de La Chapelle, un jésuite que son père lui avait imposé comme directeur de conscience quand il fut entendu qu'il entrerait au collège Sainte-Croix de Neuilly où il aurait « pour *éducateurs* des prêtres à nuance libérale démocrate⁵³ ». Le Révérend Père l'a déçu quand il fut mis à la porte du collège en mars 1912⁵⁴, mais c'est quand même à lui qu'il donne d'abord à lire *L'Exil*, une pièce qu'il compose en novembre-décembre 1914 même si elle ne parut qu'en 1929⁵⁵. Mais entre *L'Exil*, qui ne parle que de s'engager dans le conflit, et *Aux Fontaines de désir*, dont l'un des thèmes majeurs est la quête du plaisir, il y a de la marge, et Montherlant fut sans doute ou naïf ou imprudent quand il envoya son livre à son ex-directeur de conscience⁵⁶.

Le geste de ce religieux outré a cependant le mérite, disions-nous plus haut, de mieux éclairer la figure de Casy Rivière, lequel, en 1947, viendra « sonner à la porte » de Montherlant pour lui dire que ce livre « était une des influences qui [l'] avaient mené à la vocation sacerdotale », vocation tardive puisqu'il n'était entré dans les ordres que deux ans plus tôt, à quarante ans. L'envoi même résume d'ailleurs les bonnes raisons qu'avait l'auteur de dédier *La Ville* à ce modeste « curé de campagne⁵⁷ » et qu'il a déroulées à la fin de son épître.

La première tenait à la vie « à l'écart » que menait l'abbé Rivière dans une commune rurale qui, en 2021, ne comptait encore, paraît-il, que 377 cents habitants : « J'aurais pu, monsieur l'abbé, dédier cette œuvre à tel ecclésiastique de ma connaissance, de qui le nom célèbre, la recouvrant, eût suffi pour qu'elle

⁵² Voir le volume *Théâtre*, T désormais, paru dans la Bibliothèque de la Pléiade en 1972, p. 673.

⁵³ Faure-Biguet, *Les Enfances de Montherlant*, Paris, Plon, 1941, p. 66. Un détail nous gêne un peu. Montherlant dit que ce religieux le connaissait « depuis douze ans », ce qui ne nous conduit pas au-delà de 1915 dans la mesure où ces « douze ans » doivent se décompter de 1927.

⁵⁴ L'entrevue qu'il eut avec La Chapelle au lendemain de son renvoi lui fit dire à Faure-Biguet : « La Chapelle a été au-dessous de tout. "Je prierai pour vous." Ce n'est pas ça qu'on lui demandait » (*Les Enfances*, op. cit., p. 87).

⁵⁵ T, p. 5. Henri de Meeûs, dans l'article 81 du site : « Qui était le Révérend Père Guillaume Lamy de la Chapelle (1875-1930), jésuite, confesseur et directeur de conscience de Montherlant entre 1911 et 1920 ? », a reconnu derrière La Chapelle la forte figure de ce Père de Pestour qu'on trouve à plusieurs reprises dans l'œuvre : dès 1920 dans *Quant aux Jeux Olympiques...*, où il est vrai qu'il n'a pas encore son nom (il est seulement qualifié de « *doctor subtilis* en matière d'art » et ne recevra son nom que dans la version revue du texte, intégrée en 1929 dans *Earinus* sous le titre *Pershing 1920*), puis dans *Le Songe*, ou du moins dans la version originale de 1922, où tout un chapitre lui est consacré, et dans la version de 1929 des *Garçons*, qu'on ne connaît que par le manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale de France sous la cote NAF 28165 (boîtes 9 et 10).

⁵⁶ On retrouve dans cet envoi imprudent le Montherlant qui, en juin de la même année, avait eu l'idée saugrenue de solliciter une entrevue avec Petit de Julleville et l'abbé de la Serre, l'un et l'autre à l'origine de son renvoi du collège, afin de leur demander une sorte d'*imprimi potest* pour lesdites *Fontaines* (voir, sur ce point, l'article 80 par Henri de Meeûs : « Deux prêtres face à Montherlant ou le renvoi du Collège Sainte-Croix à Neuilly en 1912 »). Pour La Chapelle de toute façon, l'heure des règlements de comptes sonnera en 1940 dans *Paysage des "Olympiques"* et en 1941 dans *Les Enfances* de Faure-Biguet (voir l'article déjà cité d'Henri de Meeûs).

⁵⁷ Un mot qu'il cite de l'abbé Rivière : « Tout est grâce », amène tout de suite Montherlant à évoquer le curé de campagne de Bernanos (T, p. 673).

fût reçue avec sérieux et approbation. Mais j'ai aimé qu'une œuvre dont je puis bien dire qu'elle a été écrite à genoux invoquât moins ce qui trône dans les hauteurs que ce qui se cache dans les retraites et les ombres de la charité⁵⁸. »

L'autre raison, qui paraît secondaire au regard de la précédente et que Montherlant donne d'ailleurs en second lieu, tenait au fait que l'abbé Rivière n'avait jamais « exercé [s]on ministère dans un établissement d'éducation », qu'il était donc impossible que le public reconnût en lui le modèle de l'un ou l'autre des deux prêtres que *La Ville* met en scène, l'abbé de Pradts et l'abbé Pradeau de la Halle, comme il aurait été tenté de faire si la dédicace était allée à un de ceux qui avaient laissé « représenter *La Reine morte* et *Le Maître de Santiago* par les élèves des collèges qu'ils dirigeaient ».

Cela étant, le choix de Montherlant ne se serait jamais porté sur celui en qui il reconnaissait un « fils de la solitude rustique » si une amitié solide n'avait uni l'homme de Dieu : Casy (pour Casimir) Rivière, né en 1905, décédé en 1987, à son aîné de dix ans.

Henri de Meeûs ayant tout dit sur cette amitié⁵⁹, nous nous contenterons de noter qu'elle fut aussi indéfectible que l'amitié qu'on a évoquée plus haut entre Montherlant et Faure-Biguet et qu'elle est née comme elle à partir d'un livre aux effets inattendus. De même que les deux écoliers s'étaient découverts une passion commune pour *Quo vadis*, que Sienkiewicz avait composé pour exalter le christianisme et dont nos jeunes lecteurs n'avaient retenu que les figures païennes : Pétrone et Néron, ainsi l'amitié de Casy et Henry plongeait-elle ses racines dans *Aux Fontaines de désir*, où il est beaucoup question de la quête du plaisir, même si le livre traite aussi des limites du plaisir. Il y a dans ces deux circonstances quelque chose de paradoxal qui mérite d'être souligné.

~

Aux dédicaces nominatives que nous avons passées en revue : Lamy en 1920, Schindler en 1924, Doumergue en 1926 et Rivière en 1951 (ce qui fait trois sur les quatre pour les années vingt⁶⁰) s'ajouteront trois dédicaces qui s'adressent à un groupe, à une catégorie, particulière sans doute mais qui reste malgré tout indéfinie.

On a en 1920 la dédicace de *La Gloire du collègue* : « À la génération qui est morte, n'ayant que des souvenirs de collègue. » Comment faut-il la comprendre ? Les morts ne se souvenant de rien, on suppose que Montherlant désignait par là les vies trop tôt interrompues, celles qui ne sont pas allées plus loin que le temps du collègue.

Fin 1924, on aura la dédicace du *Chant funèbre pour les morts de Verdun* : « En mémoire de mes chers camarades », qui prolonge à sa manière la dédicace de *La Gloire du collègue*.

Reste la dédicace des *Garçons* de 1969 : « Cette œuvre est dédiée aux intelligents et aux sensibles. » Qui sont-ils, nous demandera-t-on, ces êtres d'exception ? Peut-être bien ceux qui ont éprouvé au plus profond d'eux-mêmes le *durus amor*.

Ces dédicaces, en tout cas, ont résisté au temps⁶¹, alors que deux des quatre dédicaces nominatives : celles à Lamy et Schindler, disparurent très vite. Comme quoi, même s' « il est bien fol de dédier une

⁵⁸ T, p. 675.

⁵⁹ Dans l'article 27 de ce site. Le mot qu'Henri de Meeûs a retenu pour le titre de son article : « L'Abbé Rivière, "fils de la solitude rustique", ange tutélaire de Montherlant », et que nous avons cité plus haut, est à la p. 676.

⁶⁰ On citera pour mémoire la dédicace de 1907 à Faure-Biguet et on aurait pu aussi évoquer une dédicace avortée, celle que Montherlant avait pensé faire à Maurice Barrès de sa *Relève du matin* à une époque où il l'avait intitulée *L'Heure avant l'aube*, mais ce ne fut qu'une pieuse intention (voir notre article « Henry de Montherlant à la croisée des titres », *Histoires littéraires*, vol. XXIV, n° 96, 2023, p. 86).

⁶¹ Pour *Les Garçons*, le temps ne fut pas long sans doute entre 1969 et 1972, mais Montherlant a maintenu la dédicace pour l'édition intégrale, dont il pouvait croire qu'elle serait posthume.

de ses œuvres » vu qu' « on supprimera presque toujours la dédicace à partir d'une des rééditions », il se trouvait des êtres sur cette terre qui, aux yeux de Montherlant, méritaient un traitement de faveur⁶².

⁶² Madame Peggy Errebei, bibliothécaire attachée au Département Littérature et Art de la BnF, a consulté pour nous, *via* le SINDBAD, l'édition de 1922 de *La Relève du matin*. Nous l'en remercions vivement.